

Séminaire R.Seidl - M. Belilos / De Freud à Lacan : A.Stevens / J.Borie / janvier 2011

Renato Seidl : Nous en sommes à notre troisième séance du Séminaire 'Lectures Freudiennes', une mise en correspondance des textes de Freud et de Lacan.

Lors des deux premières séances, il était question de l'*Objet*, de façon directe ou indirecte.

Dans la première séance, nous avons abordé *Les Pulsions*, avec le texte de Freud de 1915 et le *Séminaire XI* de Lacan.

Dans la deuxième séance, nous avons abordé *Le Narcissisme* de Freud (1914) et le *Séminaire IV, La Relation d'objet*, de Lacan.

Aujourd'hui, il sera moins question de l'*Objet*, nous parlerons du *Moi*.

Chez Freud, le *Moi* mène une véritable guerre civile contre le *Surmoi*, le *Ça*, représentants de la réalité.

Puis vient Lacan, qui donne une autre touche, y met un reflet, un miroir de façon à créer un reflet.

Je vous présente, vous les connaissez peut-être déjà, Jacques Borie, psychanalyste à Lyon, Alexandre Stevens, psychanalyste à Bruxelles.

Alexandre Stevens, à moins de me tromper, vous avez été le premier président de notre Ecole, la NLS, en 2002, ou 2003, 2004 ?

Alexandre Stevens : 2002. Le premier président était Graziela Brodsky, en Argentine, et j'étais vice-président, faisant fonction de premier président.

R.S : premier vice-président de la NLS. Nous avons beaucoup travaillé avec vous.

Vous allez commenter ' *Le Moi et le Ça*', de Freud (1923). Il avait 57 ans, si mon compte est juste. Et ' *Les Psychoses*', *Séminaire III*, de Lacan (1956). Il avait 55 ans.

Cette fois, Freud est plus âgé que Lacan, contrairement au début !

Avant de vous passer la parole, Marlène Belilos va dire quelques mots sur le *Séminaire III*.

Marlène Belilos : quelques mots sur ' *les Psychoses* ' chez Lacan, un article dont je voulais vous lire des passages. A mettre également en rapport avec la réalité lausannoise, en vous citant le slogan qui avait animé ' *Lôzanne bouge* ' :

' Rasons les Alpes, qu'on voit la mer'.

Les jeunes lausannois avaient mis la barre assez haut dans l'idéal.

J'avais été intéressée, le mouvement retombé, par certains de ces jeunes, non plus dans la foule et l'idéal de cette mouvance, mais revenus au 'un par un' devant un réel, pour quelques uns, insupportable.

Je viens d'apprendre, raison pour laquelle je souhaitais vous en dire un mot, qu'un ami médecin valaisan (ayant beaucoup oeuvré pour la légalisation du cannabis) est mort en deltaplane. Il n'y a pas de hasard : lui qui planait avec son cannabis ..

Un autre jeune homme, s'étant occupé de la garderie du mouvement, des enfants, s'est ensuite illustré dans un fait divers atroce : il a été ' le violeur de Montchoisi', terrifiant des jeunes filles dans les cours d'immeubles.

Une jeune fille, qui adorait les animaux, a par la suite, sous l'emprise de la drogue, violenté son enfant.

Il y a donc 'l'envers et l'endroit', une fois sorti du mouvement, dont Freud dit quelque chose dans ' *Psychologie des masses* ' et ' *Analyse du Moi* '.

Une jeune productrice de films vient de réaliser un métrage sur les punks de l'époque, dont la morale était 'no future', jeunes femmes devenues aujourd'hui mères de familles.

Quand la sublimation est retombée, il y a eu, pour certains, ces passages à l'acte.
Il est vrai que le mouvement perpétuel, pour guérir les gens, est difficile.
Mon analyste, Génie Lemoine, souhaitait ce mouvement perpétuel, même dans l'institution analytique, pour en éviter les perversions.

Le texte de Freud, ' *le Moi et le Ça* ' paraît après ' *Au-delà du principe de plaisir* ', ' *Psychologie des masses* ' et ' *Analyse du Moi* '.

L'ouvrage date de 1923, communément appelé ' *la deuxième topique* ' de Freud.

Le *Moi* sera le serviteur de trois maîtres, nous dit Freud, subit trois dangers, du monde extérieur, de la libido, du *Ça* et de la sévérité du *Surmoi*. La psychanalyse est un outil qui doit donner au *Moi* la possibilité de conquérir progressivement le *Ça*.

Pour Lacan le sujet advient où était le *Ça*, le 'je' doit advenir.

J'ai trouvé un article, interview de Lacan en 1968, dans la revue ' *Tonus* ' :

Question : quelle est la différence entre névrose et psychose ?

Lacan : celle que vous trouverez dans n'importe quel manuel de psychiatrie.

Question : la cure psychanalytique peut-elle guérir une psychose ?

Lacan : oui

Question : Depuis quinze ans, vous tenez un séminaire, à Sainte Anne, puis à L'Ecole Normale. Pendant les deux premiers trimestres de votre année d'enseignement 1955-56, vous avez examiné le traitement possible de la psychose. Vous avez reproduit le plus important de ce que vous avez donné à ce séminaire dans un article paru dans vos ' *Ecrits* ' sous le titre ' *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose* '.

Lacan : J'examine en effet la question de savoir si la psychanalyse est articulable à la psychose. Un demi-siècle de freudisme appliqué à la psychose laisse son problème encore à repenser, autrement dit au statu quo ante.

Je vous renvoie à cet article sur Internet, dans la rubrique ' *Tonus* '.

Je laisse la parole à Alexandre Stevens.

Nous sommes très content d'accueillir nos deux conférenciers, qui sont très occupés, et vont développer le *Moi et le Ça*..

R.S : l'idée est de faire un exposé de quinze minutes, puis nous continuons sous forme de conversation, également avec la salle qui posera des questions ou fera des commentaires.

Alexandre Stevens : merci, oui quinze minutes, pas de problème ! Dès lors qu'il s'agit de resserrer un texte assez ardu. Plus l'on arrive à le resserrer, plus il devient clair.

Donc texte de Freud construisant la *deuxième topique*, au tournant des années 20, c'est-à-dire après son invention de la pulsion de mort avec ' *Au-delà du principe de plaisir* '. Ce moment opère une bascule dans l'oeuvre freudienne, et entraîne toute une reprise de sa Métapsychologie.

Il cherche dans ce texte à prendre au sérieux les conséquences de ce qui s'est imposé à lui comme pulsion de mort. On passe dans une autre topique, pour Lacan ce sont plutôt des topologies, mais

topique réfère à une organisation logique plutôt que spatiale, d'allure spatiale mais en fait organisation logique.

Je reprends cela en traits majeurs du texte, essentiellement par rapport au *Moi*, car il y développe *Moi*, *Ça*, *Surmoi* et les *Pulsions*.

Je vais essayer de mettre en tension le texte de Freud (et de montrer comment cela coule de l'un à l'autre) avec la relecture de Lacan, qui y trouve ses propres éléments de relecture, tout en déplaçant certaines particularités.

Alors plusieurs points :

Premièrement, le *Moi* ne fait pas l'unité de la personne.

C'est important car toute la déviation post-freudienne, essentiellement du courant Ego-Psychology a aujourd'hui pratiquement disparu, le relai ayant été pris par les techniques cognitivo-comportementales (à pointer la filiation entre ces deux courants aux Etats-Unis).

Le mouvement psychanalytique d'Ego-Psychology, contre lequel Lacan s'est battu, avait tendance à considérer le *Moi* comme l'instance majeure de la personne, contrairement à Freud.

Le *Moi* ne fait pas l'unité de la personne. Freud avait construit des instances, notamment celle de *perception-conscience*, ou pour rester simple, l'instance *conscience*. Ce qui est conscient dans le rapport à la réalité, au monde extérieur, mais aussi aux sensations du corps. Ce qui arrive à la conscience, qui n'y reste pas en permanence, d'où une première sorte d'inconscient, ' descriptif', dit Freud : on oublie sur le moment une chose, on n'y pense pas tout le temps, c'est le *Préconscient*.

Mais dès qu'elle est réactivée, elle redevient aussitôt *conscience*, rien ne s'y oppose.

Donc *conscience*, *perception* et *préconscient* forment, au fond, un ensemble.

Le *Moi* y trouve essentiellement son noyau, mais pas totalement.

Notons plusieurs phrases dans le texte à ce propos : cela ne fait pas l'unité. Si l'apanage du *Moi* se trouve du côté de la *conscience* et du *préconscient*, ce n'est pas la totalité du *Moi*.

Première remarque importante, j'y reviendrai : une part du *Moi* ne relève pas du *préconscient* ou du *conscient*.

Freud s'oppose à l'idée d'unité des instances sous le régime du *Moi*, je vous lis la phrase, au passage, car elle s'oppose à toute relecture philosophique (ou psychanalytique) qui chercherait à faire un ensemble, un tout. Du côté d'une unité de la personne, comme par exemple Sartre, plus tard, avec son concept de la ' *mauvaise foi*'. Il cherche finalement ... Les philosophes nous proposeraient alors de décrire le *préconscient* et l'*inconscient* comme deux espèces ou deux degrés du même psychoïde, le terme est de Freud, mais ce psychoïde pourrait être le *Moi*. Et l'unité serait faite. Pas du tout, dit Freud, la psychanalyse s'y oppose. Il s'agit même de son ' shibboleth', au sens de son mot de passe. Elle s'y oppose car il y a l'*inconscient*.

Non seulement le *Moi* ne fait pas l'unité de la personne (qui n'existe pas), mais il ne domine pas l'appareil psychique. Je cite de mémoire (page 223) : le *Moi* ne domine pas l'appareil psychique. J'interprète : cela signifie que l'intention n'est pas première.

La lecture lacanienne de l'inconscient, fondamentalement, est du sujet de l'inconscient. Il n'y a pas d'intention, pas d'intentionnalité qui compte, car l'intention est secondaire. Il y a d'abord un signifiant d'un lapsus, aussitôt interprété, et dans le deuxième temps il apparaît un sujet qui voulait dire quelque chose.

C'est cela le sujet, comme conséquence, comme déduit du signifiant.

Freud ne va pas jusque là, il ne situe pas le *Moi*, disons l'intention comme déduite du signifiant, mais elle n'est pas première. Ce que confirme une autre citation du même texte (page 237, petite bibliothèque Payot, *Essais de psychanalyse*) :

' De même que le cavalier, s'il ne veut pas se séparer de son cheval, n'a souvent rien d'autre à faire qu'à le conduire où il veut aller'.

Pas le cheval mais le cavalier!

De la même façon, le *Moi* a coutume de transformer en action la volonté du *Ça*, comme s'il s'agissait de la sienne propre.

Il y a une volonté, un vouloir dire ou un vouloir jouir du *Ça*. Et le *Moi* n'a fait qu'essayer de conduire cette volonté vers un port lui convenant mieux. Nous ne sommes pas dans une dynamique du *Moi* conscient qui pense ce qu'il voudrait, et qui a une intentionnalité.

Certaines phrases du texte donnent néanmoins au *Moi* une place majeure, que ne lui donnera pas Lacan.

'Le moi est une organisation cohérente'.

En disant cela, Freud donne une puissance au *Moi*.

Page 271 (deux cent septante et un, je parle suisse .. car je suis belge !) :

'La psychanalyse est un outil qui doit donner au *Moi* la possibilité de conquérir progressivement le *Ça*'.

Cette phrase, prise littéralement, est aux antipodes de la position lacanienne.

Même signification que la traduction scandaleuse de Marie Bonaparte de *wo es war, soll Ich werden*, (littéralement : là où était *ça* doit advenir *je*) par : le *Moi* doit dominer le *Ça*.

C'est ce que l'on appelle une traduction libre ! Et fautive. Néanmoins, cela peut prendre appui sur certaines phrases de Freud. L'interprétation faite par l'IPA trouve appui sur certaines de ses phrases.

Deuxième point : le *Moi* n'est pas seulement conscient. Si l'on prend le côté conscient du *Moi*, si l'on veut essayer de saisir ce qu'est le *Moi* en tant qu'organe de la conscience et du *préconscient*, alors il s'agit, dit Freud, du *Moi-corps* :

(page 238) ' le *Moi* conscient est avant tout un *Moi-corps*, c'est-à-dire un *Moi* corporel'.

Il fait une petite référence à l'homoncule cérébral qui plairait peu à Lacan, mais cet homoncule regarde vers la zone du langage, ce qui ne déplairait par contre pas à Lacan.

Quand il parle de *Moi-corps*, il est au plus près de dire : le *Moi* organise l'image du corps pour le sujet, car c'est un organe de la conscience, en rapport avec le sentiment de son corps, donc essentiellement avec une image. Ce que Lacan appellera *l'Imaginaire*, qu'il développera dans le *stade du miroir*. Le *Moi* comme *Moi-corps*, image du corps, le *Moi-corps* tout de suite image de l'autre chez Lacan. Chez Freud aussi.

Donc le *Moi* n'est pas seulement conscient. Ce qui est conscient est le *Moi-corps*.

Et, toujours chez Freud, une part du *Moi* est inconscient.

Donc noyau du *Moi* de l'ordre du *conscient* et du *préconscient*, comme *Moi-corps*, comme sentiment d'unité de l'être : quand on se regarde dans le miroir, ou simplement en se levant le matin sans se regarder, on n'a pas idée d'être quelqu'un d'autre par rapport à hier ! De même 40 ans plus tard .. Et pourtant l'on est devenu, entre temps, un peu méconnaissable !

Autrement dit, le *Moi* comme ce qui continue à se reconnaître, au niveau de l'image.

Cette dimension imaginaire du *Moi* n'en est pas moins importante puisque c'est celle qui donne un soutien de l'existence, un sentiment du vivant au sujet.

Cependant, dit Freud, une autre part du *Moi* est inconsciente.

Deux structures d'une part du *Moi* sont inconscientes.

Freud distingue d'ailleurs un inconscient descriptif : le *préconscient*, ce qui n'est pas conscient en permanence dans la description,

Un inconscient dynamique, ce qui est rendu volontairement inconscient par une instance qui ne veut pas accepter cela à la conscience : le refoulé,

Et un inconscient structural : une part du *Moi* est inconsciente.

Au début des années 80, j'ai participé au Séminaire de DEA, de Jacques-Alain Miller.

Nous avons étudié le texte ' le *Moi* et le *Ça*'.

Jacques-Alain Miller avait proposé à cette occasion : ce *Moi* inconscient chez Freud, on peut y voir sinon vraiment le sujet lacanien, du moins quelque chose d'assez proche de ce que Lacan formalisera dans sa dimension du sujet.

Ce *Moi* inconscient structurellement chez Freud.

Le *Moi*, chez Freud, plonge ses 'mains' dans le cambouis de l'inconscient, puisqu'il est en lien avec le ζa et le *Surmoi*.

Le *Moi* se constitue par ailleurs par une série d'identifications successives.

Le *Moi-corps* ne bouge pas, mais le *Moi* c'est aussi le caractère.

Il parlera des identifications aux objets perdus, une femme ayant été amoureuse d'un homme, Freud dit que c'est spécialement vrai pour les femmes ! Je ne suis pas sûr qu'il ait raison !

Une femme est amoureuse d'un homme, donc.

Ensuite, quand elle le perd, elle récupère une partie de l'objet dans le *Moi*, comme trait d'identification.

Il précise ailleurs qu'au cours d'une analyse, on peut faire l'opération de peler la série des identifications successives comme des pelures d'oignons venues habiller le *Moi*. Faisant partie d'une part du *Moi* qui plonge assez près du ζa , à savoir du côté des objets.

Troisième point : comment rendre conscient l'inconscient ?

L'inconscient se rend conscient par les représentations de mots, dit Freud. C'est-à-dire par les signifiants (terme non employé par Freud).

Quelqu'un, probablement Jacques-Alain Miller (au cours de ce Séminaire du DEA) précisait : ce que Lacan reprendra entièrement dans ses premiers textes sous le terme d'historisation. Notamment dans le ' *Mythe individuel du névrosé* ' et le *Séminaire III*.

Le travail d'historisation, travail pénible que nous faisons avec chaque patient, tant psychotique que névrosé. Ce travail consiste (nous ne disons plus à rendre conscient) à permettre au sujet non pas de se constituer mais de constituer son histoire, et ce faisant de se constituer comme sujet.

Alors revenons à la phrase scandaleuse dont je parlais précédemment, 'la psychanalyse est un outil qui donne au *Moi* la possibilité de conquérir le ζa , ' . Scandaleuse car anti-lacanienne ! Mais aussi bien anti-psychanalytique car une lecture permet de penser qu'elle propose l'envers de ce que Freud disait au début du texte. Il se rangerait du côté des philosophes, avec un psychoïde qui devrait prendre le contrôle de l'ensemble.

On peut le lire autrement : ce n'est pas le *Moi* qui doit dominer le ζa , mais cette part inconsciente du *Moi* qui doit investir le ζa .

Cela peut s'entendre (c'est une proposition personnelle) du côté de la subjectivation.

Face au jeu des pulsions, des rencontres objectales, de tous les drames et difficultés qui font une existence, constituant le noyau de ce que l'on appelle le ζa , de ce qui nous remue, la proposition de la psychanalyse est bien cela : ce malheur, cette difficulté, il faut la subjectiver. À savoir prendre la responsabilité d'en parler. Responsabilité au sens de ' en répondre '.

Je propose donc de prendre cette phrase (au lieu de l'entendre comme Marie Bonaparte) du côté subjectivé.

Quatrième point, le dernier : les valeurs morales, pour nous aujourd'hui le *Surmoi*.

Le moi conscient est-il le garant des valeurs morales ?

À savoir le *Moi*, mis par certains à cette place éminente, d'être un certain garant de l'unité de la personne (il l'est déjà de l'unité du corps, nous sommes tous d'accord), serait-il garant des plus hautes fonctions de la nature humaine, c'est-à-dire les valeurs morales ?

Freud répond clairement : non.

Il s'agit au contraire d'une autre instance qui, bien sûr, en partie s'isole à partir du *Moi*, il s'agit du *Surmoi*.

Le *Surmoi* se constitue par identification au père, dit Freud, identification première au père de la préhistoire personnelle, au père comme fonction.

Vous verrez d'ailleurs dans ce texte (que vous avez, relu ou lirez demain) un certain nombre de références de Freud (ayant l'air étranges, bizarres aujourd'hui) à l'antiquité, la préhistoire humaine, et même à la philogénèse. Il se réfère à l'ontogénèse (développement de l'embryon), il utilise ce terme du côté du développement de l'humain, et le renvoie à la philogénèse, du côté du développement de l'humanité, des grands singes à nous.

Pourquoi cherche-t-il des racines au *Surmoi* dans le développement philogénétique ?

On pourrait se dire ce n'est pas d'actualité, à mon avis il y a une raison très précise : en aucun cas il ne s'agit d'une identification se limitant au père de l'histoire personnelle, au sens de cette limitation, où le père concret de chacun détiendrait les secrets de la fonction paternelle. Ces secrets sont au-delà de lui. Cet au-delà est le père mort, le père de *Totem et Tabou*, ce sont les mythes du père, l'idée du père, mais aussi inscrit du côté de l'histoire du développement de l'humanité. Pour justement chercher à inscrire la fonction paternelle comme au-delà de chacun, ce qui situe comment une fonction paternelle ne s'incarne pour chacun que dans sa propre névrose, à sa manière particulière, jamais parfaitement, car personne ne la détient.

L'origine de l'instance morale est donc la première identification au père, mais aussi le résidu du Complexe d'Oedipe.

Je développe cela en quelques instants, car c'est spécialement intéressant par rapport à la psychose.

Je schématise le texte de Freud sur cette question de l'origine du *Surmoi* et des instances morales, avec les références du Séminaire du DEA de Jacques-Alain Miller, au début des années 80.

Une première identification au père forme un *Surmoi* précoce, celui de Mélanie Klein, qui a d'ailleurs toujours intéressé Lacan. C'est-à-dire au début, et même avant, en premier lieu, il y avait le père. On entre d'abord dans la culture, il n'y a pas en premier un développement naturel de l'être, mais d'abord le langage.

Ensuite, la traversée du Complexe d'Oedipe.

Puis la fonction paternelle peut s'installer pour chacun, la référence au père, la signification phallique, ce sont les traits propres de la névrose dans cette dimension où l'identification première au père a été retravaillée dans le Complexe d'Oedipe, et en laisse un reliquat sous forme d'un *Surmoi* paternel.

Ce qui n'empêche pas une partie du *Surmoi* de rester vivant 'dérégulé', si je puis dire.

Mais il y a l'autre cas, celui où ce *Surmoi* primordial, de la première identification paternelle, n'est pas retravaillé par le Complexe d'Oedipe, et laisse le sujet aux prises avec un *Surmoi* obscène, qui à l'occasion ne le lâche pas : cela s'appelle des voix, dans la psychose.

Dans le schéma R de Lacan transformé en schéma I dans la psychose, le *Surmoi* se situe au point M, c'est-à-dire là où il écrit les voix aussi dans son schéma I.

Nous saisissons donc cette dimension tout à fait présente du *Surmoi* que Lacan appellera 'obscène et féroce', l'impératif de jouissance. Il y a un double visage clinique du *Surmoi*, qui dit : tu dois être ainsi, comme ton père, et en même temps : tu n'as pas le droit d'être comme ton père.

Débrouillez-vous avec ce paradoxe !

Ce qui nous donne un *Ça* amoral, encore que .. Freud a cette phrase formidable :

'L'homme moral n'est pas seulement beaucoup plus immoral qu'il ne le croit, mais aussi beaucoup plus moral qu'il ne le sait.'

Beaucoup plus immoral qu'il ne le croit car toute sa moralité se fonde dans son inconscient et dans le *ça*, dans cette identification d'amour pour le père, d'amour pour les objets ..

Mais en même temps plus moral qu'il ne le sait, puisqu'en effet cela se rappelle à lui sans cesse comme règle morale.

Il y a donc le *Ça* amoral, le *Moi* qui fait des efforts pour être moral (l'expression est jolie), et le *Surmoi* qui peut devenir hyper-moral, et à ce moment-là aussi cruel que le *Ça*. Le *Surmoi*, instance de la moralité, et aussi la plus cruelle des instances, que Lacan situe comme le lieu de la jouissance.

Car la jouissance est du côté de la loi, et pas nécessairement du côté de celui qui enfreint la loi. Elle n'est pas seulement du côté des pulsions du Ça débordant, elle est aussi du côté du débordement de la loi.

Vous en avez des exemples dans l'actualité, tous les jours. Celle qui m'a le plus frappé ces dernières années était comment le président Clinton avait été poursuivi par un procureur, au fond plus obscène que les pauvres obscénités qu'avait pratiquées Clinton lui-même.

Nous voyons là l'obscénité du *Surmoi* comme jouissance plus obscène que les difficultés que chacun y trouve avec ses pulsions.

Je m'arrête sur ces quelques points pour le texte de Freud.

Merci de votre attention.

R.S : nous passons tout de suite la parole à Jacques Borie.

Jacques Borie : merci.

Alexandre vient de parler du *Surmoi*, et de faire le lien avec la psychose. Cela me paraît très juste. Ce n'est pas le biais par lequel j'ai pris les choses. Par le biais du *Moi*.

Ce *Surmoi* devient un instrument déréglé lorsqu'il incarne la pure règle du 'tu dois'.

Freud le dit d'ailleurs, Il donne un exemple clinique : le criminel n'est pas coupable de son acte, mais il pose un acte parce qu'il est coupable. Ce qui n'est pas du tout la même chose.

Cette inversion de la logique de la faute me semble très enseignante sur le statut de l'interdiction et de l'obligation, qui est au coeur même de la langue.

Je ne voulais pas développer ce point, mais je rebondis sur ce que tu as dit.

Votre proposition est très intéressante : faire une lecture freudo-lacanienne, si l'on peut dire, autour de la question du *Moi*.

Comme vous le savez, Lacan a inauguré son enseignement d'un retour à Freud et, sur ce point, il y a quelque chose d'essentiel à saisir, car c'est bien ce qu'ont saisi les post-freudiens contre Lacan, de soutenir au contraire la dimension moiïque d'une certaine interprétation de Freud, pour aller contre celle que Lacan promouvait à l'époque.

Or, d'après moi, l'on peut lire chez Lacan non seulement ce qu'on lit habituellement, à savoir la mise en avant de la *première topique* (*inconscient, préconscient, conscient*) car elle est homologue aux lois de la langue et donc permet de soutenir son point d'Archimède : *l'inconscient structuré comme un langage*, mais toute une tentative parallèle de Lacan (parallèle avec des points de rencontre parfois) pour soutenir l'autre versant de la psychanalyse, à savoir celui de la libido, où passe l'énergie libidinale, la jouissance dira-t-il plus tard, et bien entendu la question du corps. Pour lequel il emploiera diverses constructions, comme celle de la pulsion, mais aussi, me semble-t-il, celle de la question du *Moi*. Prise par ce biais, cela change tout à fait de l'autre interprétation faite à l'époque, du côté de la possible lecture de Freud, comme Alexandre vient de le rappeler, mettant l'accent sur le *Moi* adalptatif.

Ce point est donc crucial, et il me semble important de montrer que l'enseignement de Lacan, même à cette époque, ne se réduit pas à la mise en avant de la logique de la *première topique*, de *l'inconscient* etc .. des lois du langage si vous voulez, mais il met aussi bien l'accent sur la question du corps, de l'image, et de la libido circulant dans ce montage.

C'est ce que permet d'orienter la lecture attentive du *Moi* chez Freud dans l'enseignement de Lacan.

Intéressant pour une valeur critique des lectures, voire théorique, mais aussi et surtout pour les conséquences dans la pratique clinique : par exemple, la manière de différencier névrose et psychose, et sur la pratique analytique elle-même, quels sont nos repères dans notre acte, dans notre pratique.

Eu égard à tout cela, la question du *Moi* me semble centrale, la façon dont Lacan la relie à cette époque, ou au contraire l'on pourrait dire qu'il a commencé à prendre les choses par ce biais. Bien avant de développer *l'inconscient structuré comme un langage* (dans le *discours de Rome*), il est intéressé par le corps, l'image, le *stade du miroir* en 1936, l'article sur *l'agressivité en psychanalyse*, mettant aussi l'accent sur cette dimension imaginaire du lien à l'autre.

Pourquoi est-ce important ?

Car les post-freudiens disent s'appuyer sur la *deuxième topique*, pensant que cette *deuxième topique* (*Moi, Ça, Surmoi*) permet d'interpréter la cure analytique non pas seulement au niveau de l'inconscient (il s'agit de l'époque où l'on commence à critiquer la seule lecture de l'inconscient, en disant c'est un travail d'intellectualisation) mais à des choses plus pragmatiques etc .. Et donc en mettant l'accent sur le *Moi* conçu comme instrument d'adaptation (le système *perception-conscience* rappelé par Alexandre), alors que Lacan met l'accent sur la dimension du *Moi* d'une autre manière.

La question pour nous est, comme toujours en psychanalyse, le versant du sens, de qu'est-ce que cela veut dire ? de l'inconscient, mais aussi le versant de 'où cela jouit'. La question du corps intervient là.

Freud, dans l'article sur le *Moi* et le *Ça*, s'intéresse à cela, bien qu'il ne le formule pas en ces termes, en posant la question, comme Alexandre l'a rappelé, du *Moi* comme surface de corps. Il dit même 'projection d'une surface'. Impensable si ce n'est dans le registre de l'image.

Qui nous donne l'idée cruciale d'un rapport du sujet avec son image.

Dans *La question préliminaire* (page 567), Lacan insiste sur un point, lorsqu'il évalue la question dans le délire de Schreber de l'orientation que Freud traduit en terme d'homosexualité.

Lacan a critiqué ce commentaire (homosexualité centrale). Il explique que Freud fait ce commentaire (lors de sa publication de Schreber en 1911), avant le *Moi*, le *Ça*, le *principe de plaisir* (1920) mais aussi :

' Cette défaillance a sa raison dans la nécessité, soit dans le fait que Freud n'avait pas encore formulé *l'introduction au narcissisme* '.

1914. Vous avez déjà parlé de *l'introduction au narcissisme*, mais si vous permettez, je m'en sers car c'est le noeud permettant de saisir pourquoi le *Moi*, à ce moment-là, peut être lu dans la dimension précitée (corps et surface), car *l'introduction au narcissisme* permet de donner cette valeur narcissique au corps lui-même.

Je vous rappelle les deux thèses centrales d'*introduction au narcissisme* :

D'une part, le *Moi* n'est pas désésexualisé, thèse de Jung auparavant, et de certains critiques de Freud à l'époque,

Le *Moi* est bien le lieu où la libido circule.

D'autre part, il fait la distinction, reprise par Lacan, entre le *Moi idéal* et *l'idéal du Moi*.

Moi idéal référé au corps propre, *l'idéal du Moi* référé au lien à l'autre et à l'identification d'un trait pris dans l'autre.

Il nous faut donc lire le *Moi* et le *Ça* avec ces conséquences, et définir le *Moi* à partir du narcissisme aussi, c'est-à-dire la façon dont la libido investit le corps propre.

Ce dont Lacan se saisit à travers le *stade du miroir*, à travers son commentaire de l'agressivité, pour montrer que le *Moi* est ici une instance de servitude imaginaire (il emploie ce terme).

C'est-à-dire qui nous asservit à l'image, lieu d'une passion particulière. Non pas le lieu du système rationnel, perception conscience ... mais au contraire d'une passion. Ce terme revient souvent, par exemple dans '*l'agressivité en psychanalyse*' :

' Il y a là une sorte de carrefour structural, où nous devons accommoder notre pensée pour comprendre la nature de l'agressivité chez l'homme et sa relation avec le formalisme de son *Moi* et

de ses objets. Ce rapport érotique où l'individu humain se fixe à une image qui l'aliène à lui-même, c'est là l'énergie et c'est là la forme d'où prend origine cette organisation passionnelle qu'il appellera son *Moi*.

Donc une organisation passionnelle, érotique, aliénante. Ce n'est pas du tout l'idée d'une unité pleine, qui donnerait, comme certains l'ont interprété par la suite, une personnalité totale, une réconciliation entre le *Moi* et l'inconscient. Mais au contraire le lieu d'une instance imaginaire provoquant une passion particulière, liée à une satisfaction, Lacan l'appellera *l'assomption jubilatoire du stade du miroir*, ce qui résout le côté incoordonné du petit enfant avant le *stade du miroir*, lui donnant une unité imaginaire, mais en même temps unité fondée uniquement sur l'image de l'autre, c'est-à-dire sur une perte et sur la construction d'une rivalité-même avec cette image. La tension érotique indique qu'il y a au cœur-même du sujet un noyau paranoïaque, une tension agressive avec l'autre, qui tend vers le 'toi ou moi'. Rivalité fondamentale dans l'amour-même que nous avons de l'image.

Le *Moi* est ici le lieu d'une extériorité, d'une méconnaissance, d'une servitude, et Lacan définit la cure analytique comme s'opposant à cela, à la domination à la fin du *stade du miroir*, page 100 des *Écrits* :

'Après avoir défini la servitude imaginaire, la psychanalyse (il montre bien que la servitude imaginaire va jusqu'au sentiment altruiste, l'idée de rendre service à l'autre) sous-tend l'action du philanthrope, du réformateur ... À l'inverse la psychanalyse accompagne le patient jusqu'à la limite extatique du 'tu es cela'

Qui répond aussi au *Moi* de déloger le *Ça* dont nous parlions auparavant.

'Tu es cela', c'est-à-dire la construction, que le symbolique permet, de cerner la jouissance du cela du sujet. Supposant que nous allions au-delà de la servitude imaginaire et de la relation agressive du *Moi* à toi.

Donc l'appui de Lacan sur Freud se retrouve dans la question de la clinique de la psychose en particulier, car déjà à l'époque, je vais vous lire un passage de *la question préliminaire* (page 546) comment était interprété .. cela permet de comprendre quelle place la psychanalyse peut faire à la psychose, quand Lacan a écrit *des traitements possibles de la psychose* (1958) :

'les psychanalystes en sont réduits (à ce moment-là des post freudiens) pour définir le clivage minimal bien exigible entre la névrose et la psychose à s'en remettre à la responsabilité d'un *Moi* à l'endroit de la réalité'.

Voilà le critère, à l'époque, pensé comme distinction névrose psychose. En conséquence, pas de pratique possible avec les psychotiques. Ce que Lacan rajoute d'ailleurs, il le note aussitôt à la page suivante :

' .. Occasion de rendre hommage à Madame Macalpine, quand elle résume une position bien conforme au génie qui se déploie à présent dans la psychanalyse en ces termes : en somme les psychanalystes s'affirment en état de guérir la psychose dans tous les cas où il ne s'agit pas d'une psychose'.

Conséquence radicale, la pratique avec les psychotiques est empêchée dans la mesure où l'on considère qu'ils n'ont pas le *Moi* garant de la réalité commune minimale. Il ne faut pas croire que cela ait complètement disparu. Aujourd'hui encore, les choses sont examinées sous la modalité de dire il n'y a pas vraiment de psychanalyse possible avec les psychotiques, il faut inventer des pratiques diverses et variées, des psychothérapies plus ou moins adaptées dans la technique etc .. Comme s'il s'agissait de question de technique et non pas fondamentalement de savoir ce qu'est le sujet, psychotique ou pas.

Par ailleurs, cette position n'est pas non plus freudienne, car le *Moi* comme garant de la réalité, Freud l'a critiqué de façon magistrale dans son article sur la perte de la réalité, en 1926. Se terminant sur : ce n'est pas ce qui distingue névrose et psychose, tant névrosés que psychotiques,

eu égard à la réalité, sont bien dans la même position de ne rien vouloir en savoir, ils se distinguent par ce qui s'y substitue : soit le fantasme, soit le délire. Logique impeccable nous montrant une fois encore que l'on ne peut prendre le *Moi* comme garant de la réalité, puisqu'il est aussi bien aliéné dans les divers cas de la clinique.

Vous connaissez les conclusions que Lacan en tire : si l'on prend le *Moi* du côté de l'image, à savoir le rapport de *Moi* et de l'autre, dans la psychose, lorsque le Nom du Père ne fonctionne pas, l'image se retrouve en quelque sorte réduite à son tranchant mortel. Que ce soit la dimension de l'affrontement, de la rivalité dans la paranoïa, ou même plus, la perte de la forme, Schreber a bien illustré cet exemple.

Dans le *Séminaire III*, lorsque Lacan met l'accent sur la perte de l'unité de la forme, à propos du moment où Schreber voit les hommes bâclés à la 6 - 4 - 2., c'est-à-dire l'unité même du corps, comme image donnant la permanence de l'image de soi, est perdue. L'unité de la forme, Lacan insistera beaucoup jusqu'à la fin de son enseignement sur cette question de la bonne forme.

Pourquoi sommes-nous passionnés par l'image ? Car nous avons un amour de la bonne forme, qui vient voiler le fait que l'humain n'est pas vraiment fait d'une bonne forme. C'est l'amour de la sphère, si vous voulez, voilant que le sujet n'est pas du tout sphérique.

On retrouve les diverses modalités de la perte de cette unité lorsque la fonction symbolique ne permet pas de dépasser l'affrontement imaginaire a-a', donc dans les hommes baclés à la 6-4-2, dans l'exemple du cadavre lépreux en transportant un autre (page 568 des *Ecrits*), dans le *préliminaire à tout traitement possible de la psychose* :

' D'où le portrait fidèle que les voix, annalistes disons-nous, lui donnèrent de lui-même d'un 'cadavre lépreux conduisant un autre cadavre lépreux', description très brillante, il faut en convenir, d'une identité réduite à la confrontation à son double psychique, mais qui en outre rend patente la régression du sujet, non pas génétique mais topique, au stade du miroir, pour autant que la relation à l'autre spéculaire s'y réduit à son tranchant mortel'.

Exemple radical dans le cas de Schreber, d'une part des hommes baclés à la 6 - 4 - 2 comme perte de l'unité de l'image et d'autre part, plus radicale encore, le cadavre lépreux transportant un cadavre lépreux, il ne reste plus que le sujet comme ' déjà mort', point sur lequel Lacan insiste, Où il n'y a pas l'au-delà de l'image que permet la construction symbolique.

Nous avons là, me semble-t-il, quelques conséquences très rigoureuses que Lacan prend de l'étude du *Moi* chez Freud, conséquences cliniques, conséquences pour la cure elle-même, en effet il est différent de se repérer sur le *Moi* comme garant de la réalité devant dominer le *Ça*, ou de se repérer sur les avatars imaginaires du *Moi* comme passion de l'image.

Cette dimension passionnelle sur laquelle Lacan insiste me semble très importante, elle explique pourquoi les hommes ont de tout temps tant aimé leur image, et pourquoi l'atteinte à l'image est une problématique clinique si douloureuse.

Donc une logique portant à la fois sur la distinction clinique, comment ne pas se servir du repérage du *Moi* comme garant de la réalité dans notre clinique, il s'agit d'un faux repère.

Je vous donne un dernier exemple d'un patient, psychotique grave, ayant parfois des crises nécessitant des hospitalisations, comme récemment. Hospitalisé en urgence lors d'une crise avec délire majeur, son médecin m'appelle, me disant : oui il est en plein délire, mais il a parlé de vous, nous aimerions donc savoir ce que vous en pensez .. Nous discutons du cas, de la logique de son délire apparu, et je demande au médecin s'il pense pouvoir le faire sortir bientôt. Il me répond : nous ne pouvons pas le faire sortir, car il ne critique pas son délire.

Point frappant, d'après moi, du repérage d'une certaine psychiatrie actuelle, formulée aussi sans doute dans les termes du rapport à la réalité, supposer que le traitement des psychotiques consisterait à s'appuyer sur les restes du *Moi* garant de la réalité, pour qu'il critique la part folle du sujet.

Ce qui n'est pas la démarche de Freud puisque, lors de son commentaire de Schreber, il dit : c'est le délire lui-même qui est thérapeutique, le délire comme tentative de guérison.

Alors que dans l'exemple dont je vous parle, l'attitude est : puisque le sujet n'a pas un *Moi* suffisamment construit pour dire tout de même je divague, on ne peut pas le laisser sortir. Ce médecin a peut-être raison dans la pratique, je ne critique pas la mesure pragmatique, j'essaie de montrer comment la position de Freud par rapport au *Moi* et à la fonction du délire nous donne, me semble-t-il, un repère beaucoup plus juste quant à la fonction du délire dans la psychose, et dans la dimension, thérapeutique ou pas, possible.

Nous pourrions faire de multiples autres documentaires ... mais nous pouvons discuter

R.S : oui, vous aurez l'occasion de reprendre, d'autant plus si des commentaires surgissent dans la salle.

Alexandre a réussi à donner la consistance de cette notion du *Moi* freudien, et Jacques a pu le traduire en termes de passion de l'image, en lecture lacanienne.

Donner consistance à cette conception du *Moi* freudien, ce n'est pas facile. J'ai parlé auparavant de guerre civile, le problème est le suivant : ce *Moi* est le représentant de toutes les parties ennemies, donc le représentant de la réalité, du *Ça*, du *Surmoi*, à tel point qu'il se morcèle un peu, il devient une sorte de signifiant flottant difficile à pouvoir utiliser.

Il parle aussi de l'idéal, la formation de l'*idéal du Moi*, toute une série de synonymes pour aborder cette formation d'idéal. Qui serait aussi une partie du *Moi*. Cela peut devenir plus intéressant, à tel point que nous avons l'impression, à certains moments, que cette formation d'idéal prend la vedette du *Moi*. Il occupe une place extrêmement importante.

Lacan, lui, va traduire, interpréter ce *Moi* freudien d'une façon particulière, car l'on pourrait s'attendre à ce qu'il fasse avec le *Moi* ce qu'il a fait avec le mot *Trieb* : critiquer la traduction.

A savoir ce n'est pas l'instinct mais la pulsion.

Il pourrait faire cette critique facile, car *Ich* est le je. Le *Moi* serait le *Mir*.

Que fait Lacan ? Il s'approprie cette mauvaise traduction et la transforme en un deuxième concept. Il dédouble le concept, celui du 'Je' et celui du *Moi*, celui qui deviendra le sujet et celui qui sera une sorte de conscience réflexive du sujet. Puisque ce qui est le plus propre au *Moi* freudien, comme vous l'avez souligné, est ce noyau perception - conscience. Qui serait une conscience perceptive. Alors que pour Lacan, cela devient une conscience réflexive, dans la mesure où le sujet essaye de créer une image de ce qui n'en a pas, du sujet propre.

A tel point que dans le *Séminaire III*, il dit : le *Moi* est la moitié du sujet. Il place l'autre moitié du côté de l'idéal.

Cette formation d'idéal, j'aimerais vous entendre encore en parler, chacun.

Freud décrit comment s'est développé cette formation d'idéal. Il a commencé à en parler dans le *Narcissisme*, en 1914, il l'a développé dans *Psychologie des foules*, des masses, peu avant ce texte.

Il commence ici à prendre un nouveau ton, un nouvel accent, allant dans la direction du *Surmoi*.

Il dit : mes opposants, mes critiques disaient toujours que je parlais de la partie inférieure de l'être humain, et pas de ce qui est supérieur. Vous voulez que je parle du supérieur ? Bien. Chez l'être humain, ce qui est supérieur, moral, le bien, le sublime, c'est l'*idéal du Moi*. Mais l'*idéal du Moi* se tourne contre le sujet, commence à lui reprocher de ne pas être si bien, à être dur, Freud a toute une série de mots que j'ai repérés : il traite le sujet avec dureté, sévérité, rage, violence, cruauté, sadisme. Il devient tyrannique, ce qui peut pousser le sujet vers la mort.

Lorsque l'on voit tout ce qui, de supérieur dans l'être humain, peut faire, l'on se dit vivement tout ce qui était inférieur, dans le cas Dora, avec ces histoires de trahison, de mensonge .. Tout de même plus agréable que ce côté 'supérieur'.

J'aimerais vous poser une question. Lacan parle ici déjà du déchet, notion très importante chez lui. Dans quelle mesure pourrait-ce être une notion d'anti-idéal, en contre-point de l'idéal ? Tout cela englobé par cette instance critique séparant le bien du mal, l'idéal du déchet, justement le sujet

dans la clinique pouvant se mettre, se superposer soit à l'idéal dans un moment paranoïaque ou maniaque, soit au déchet dans le cas du mélancolique .

Ou le déchet extrapole-t-il cette instance critique ?

Voulez-vous reprendre la parole ou .. ?

M.B : j'aimerais aussi poser une question.

J'ai trouvé passionnant et éclairant, sur la manière de poser les questions.

Je voulais relever dans votre exposé, Alexandre Stevens, lorsque vous parlez de la bagarre des instances, la querelle des instances, cette notion de logique. Freud parle d'un lieu psychique. Lacan en fera une topologie.

J'aimerais que vous nous développiez cela.

L'autre question est celle que soulevait Jacques Borie, par rapport au traitement de la psychose par Lacan. Il est vrai qu'il fait sa thèse sur la psychose. L'on dit qu'il arrive à la psychanalyse par la psychose, et Freud par la névrose.

Nous allons rendre hommage cette année à Lacan, et sa mort il y a 30 ans.

Cette question de la psychose et de son traitement, est-ce vraiment ce qu'il a trouvé, il a pu s'arranger pour que les fous ne soient plus à l'asile, d'une certaine manière ?

Il a écouté les psychotiques.

Je m'interrogeais sur l'historisation. Dans la psychose, il n'y en a pas. Pas de possibilité de fantasme. Et deux phrases à mettre en lien : ' N'est pas fou qui veut ' (Lacan) et ' Tout le monde délire ' (Jacques-Alain Miller).

Paradoxe de la paranoïa, et de la cure : paranoïa dirigée. Nous sommes tous fous, on ne le déclenche pas.

Daisy Seidl : la salle peut poser des questions ?

A.Stevens : bavardons, nous n'allons pas répondre à chacune des questions

D.S : ' Seul m'intéresse ce qui n'est pas à moi'. Voilà la loi de l'homme, la loi de l'anthropophage.

Phrase du manifeste anthropophage, organisé par Oswald de Andrade en 1938, après le mouvement moderniste du Brésil. Oswald l'a date en l'an 374 de la dévoration de l'évêque Sardinha, premier évêque envoyé par les Portugais au Brésil. Trouvé par les Indiens Tupi sur les plages, après le naufrage de son navire, et devenu l'objet d'un repas cannibalique.

Lacan fait un commentaire dans le *Séminaire III, Les Psychoses*, dans la troisième leçon : ' L'Autre et la psychose ' :

' Le sujet humain désirant se constitue autour d'un centre qui est l'autre en tant qu'il lui donne son unité, et le premier abord qu'il a de l'objet c'est en tant qu'objet du désir de l'autre.

Cela définit, à l'intérieur du rapport de la parole, quelque chose qui provient d'une autre origine - c'est exactement la distinction de l'imaginaire et du réel. Une altérité primitive est incluse dans l'objet, en tant qu'il est primitivement objet de rivalité et de concurrence. Il n'intéresse qu'en tant qu'objet du désir de l'autre.'

C'est ce que dit Lacan qui m'a fait penser à cette phrase : 'Seul m'intéresse ce qui n'est pas à moi'.

Mais la question que pose Lacan dans le *Séminaire* suivant, le *IV*, que nous avons abordé avec Michael Saraga, *le narcissisme et la relation d'objet*, et qu'il explique ensuite, me laisse perplexe.

Question : 'Comment savoir si la notion *Moi - non-Moi* (donc quelque chose de très basique) entre d'abord par l'image de l'autre, ou par ce qui est possédable ? '

Possédable, au sens de Mélanie Klein, l'objet introjecté.

R.S : alors nous réintroduisons l'objet grâce à Lacan.

Qui veut prendre la parole ? Alexandre ?

A.Stevens : ' Seul m'intéresse ce qui n'est pas à moi', peut-on dire cela ? C'est souvent vrai. Mais est-ce vrai si on ne le complète pas ? Est-on véritablement intéressé par des choses qui ne sont pas à soi, s'il n'y en a pas au moins un autre qui désire la même chose ? Cette phrase intéressante que vous amenez,

D.S : c'est une phrase d'un mouvement littéraire, qui a été traduit par ..

A.S : j'entends bien, elle a toute sa valeur, et au fond d'un point de vue psychanalytique, nous sommes tentés de la prolonger en disant (à ce moment-là, j'adhère tout à fait) : ' Seul m'intéresse ce qui n'est pas à moi, et qu'un autre désire.'

Car au fond, la constitution du désir, c'est cela: par le désir de l'autre et par l'objet de l'autre. L'objet perdu, radicalement perdu depuis toujours (le sein etc), je vais le chercher, il n'est pas trouvable. Mais à la place s'y substituent les objets de l'autre, les objets que l'autre désire.

Sur la question du *Moi* - non-*Moi*, ce n'est pas l'image qui distingue, me semble-t-il, puisqu'au contraire l'image fait que *Moi*, je suis l'autre.

Comment se constitue le *Moi* ? C'est d'ailleurs présent, il y a une petite touche, je ne la retrouverai pas ici mais une phrase de Freud m'a fait penser au *stade du miroir*.

Le *stade du miroir* est tout de même : je ne constitue mon *Moi* que sur l'image de l'autre, pour peu que j'y retrouve une part de mes objets, dit Lacan dans je crois '*la question préliminaire*'.

La question de l'objet est présente, mais la constitution du *Moi*, c'est tout de même l'autre. Preuve en est que l'on prend toujours l'autre pour soi. ' On se comprend', on croit que l'autre pense comme soi. Première réaction universelle devant tout évènement. Ce à quoi répond : il ne faut pas comprendre trop vite.

La distinction *Moi* - non-*Moi* ne me semble pas venir de l'image. Au contraire, l'image propose peut-être la confusion *Moi* et non-*Moi*, de l'autre et de *Moi*, qui fait tout le côté des méconnaissances où l'on reste. En pensant que l'on sait ce que pense l'autre, alors qu'il s'agit juste de ce que l'on pense soi.

M.B : est-ce dans les Psychoses, ou dans une présentation de malade, où Lacan dit : méfiez-vous du patient qui vient et vous dit : ' Vous comprenez ? Vous voyez ce que je veux dire ?'

A.S : ' Vous voyez ce que je veux dire ?'

Il vaut mieux répondre : pas du tout ! Précisez-moi cela.

J.B : si l'on comprend, l'on n'y est pas justement.

R.S : l'accès à l'autre, comme l'a rappelé Jacques, est voilé soit par le fantasme soit par le désir, alors cette phrase devrait aussi être interprétée selon les structures.

A.S : je veux juste terminer là-dessus, il me semble par contre que sur la distinction *Moi* - non-*Moi*, quelque chose se constitue de plus de façon fondamentale pour le sujet, sur le côté : c'est à moi.

D.S : par ce qui est possédable ?

A.S : par le jugement d'attribution. Je renvoie au texte ' jugement d'attribution, jugement d'existence' avec Hyppolite.

J.B : je peux dire un mot ?

D.S : deux, trois, quatre !

J.B : je ne vais pas répondre à la question de Marlène Belilos sur le traitement de la psychose, car je pense bien sûr que l'apport de Lacan là-dessus est essentiel, mais il faudrait beaucoup de temps pour y répondre, c'est complexe, d'autant que l'article référencié est '*question préliminaire à tout traitement possible*'. Ce n'est pas centré sur le traitement, mais sur : à quelle condition le traitement serait-il possible ? Car à l'époque, l'on s'intéressait au traitement de la psychose justement sous la forme de substitut maternel. On avait l'idée des pères absents, des mères coupables, il fallait donc trouver de bonnes mères à la place des mauvaises, ce qui s'est fait à une époque, avant l'intervention de Lacan, précisant que la question est dans la langue elle-même. Ce n'est pas une problématique du personnage maternel ou paternel.
L'abord de Lacan au traitement de la psychose mériterait quinze conférences !

Je voudrais juste rebondir sur la question du déchet et de l'idéal, qui me semble très important. D'ailleurs dans le texte de Freud, il y a quelque chose à ce propos :

' Les représentations de mots sont des restes mnésiques '

Qu'est-ce à dire ?

La construction de l'inconscient se fait à partir des déchets de la langue.

Les parents ont parlé, on a parlé autour de nous avant notre naissance, nous sommes tombés dans un bain de langage, il y a des restes.

Pourquoi se souvient-on de telle phrase plutôt que de telle autre, de tel mot isolé plutôt que d'un autre ?

Et bien le sujet va construire l'inconscient à partir de ces restes. En quelques sortes ces déchets, ces débris de la langue elle-même.

L'inconscient est une construction, une élucubration (dira Lacan à la fin de son enseignement) sur les déchets, les restes.

Il le reprend dans l'un de ses textes les plus difficiles, ' L'étourdit', il commence par dire que la psychanalyse part des miettes, des petits bouts.

On a mangé et il reste des reliefs du repas.

On a parlé, aimé, et de tout cela il y a des débris, les sujets utilisent les débris de l'autre.

Ils construisent avec tout cela, par leur inconscient, du sens, des explications, des interprétations .. Freud le dit :

' Les représentations de mots sont construites à partir des restes mnésiques, ils sont descendants de l'acoustique.'

Il faut que 'l'on' est parlé. Il ne dit pas que l'on ait compris ce que cela veut dire.

Il y a eu des mots. Pourquoi va-t-on choisir dans sa vie d'isoler tel mot ? Ma mère m'a dit tel jour ..

Plutôt qu'un autre ? C'est le sujet qui extrait des débris de la langue vivante, parlée par des sujets vivants, passionnés, aimants, désirants, et qui de ces restes bricole son propre inconscient.

Cela va contre l'idéal, car justement cela fait donner comme base au sujet non pas ce qui est déjà dans l'autre comme idéal, mais comme reste. Ce qui est très différent.

Lacan ira jusqu'à dire que c'est au psychanalyste lui-même à devoir se penser comme un déchet pour pouvoir traiter cela.

Il y faudrait des explications supplémentaires, mais ce n'est pas sans lien avec le texte de Freud, me semble-t-il. Il insiste sur des restes de choses vues ou entendues.

Le fantasme se constitue bien, on le voit avec 'L'homme aux loups' par exemple : comment le fantasme s'est construit à partir d'une scène supposée avoir été vue .. Il va construire son mode de jouir à partir de détails triviaux.

C'est ce qui nous intéresse en psychanalyse : comment accommode-t-on les restes ?

Cuisine élaborée .. Il y a de cela !

R.S : il parlait aussi du fait que l'idéal parle, et peut aussi parler sous forme d'hallucinations.

J.B : oui, mais j'insisterai plutôt sur ce qu'a dit Alexandre : lorsque les voix s'imposent au psychotique, il s'agit tout du même du *Surmoi* comme 'trognon' de la parole, terme utilisé par Lacan dans le Séminaire où il commente le texte de Rosine Lefort.

Un *Surmoi* primaire, non construit sur le Nom du père, justement. Qui est secondaire à cela. Qui suppose une incorporation primaire d'un vouloir dire, vouloir jouir, d'un pur vouloir. C'est très différent. Le *Surmoi* se réduit au 'tu dois'.

A l'époque où l'on avait des interdits, c'était 'tu ne dois pas' : 'tu ne dois pas te masturber' .. Tous les interdits transmis par la société.

Maintenant, l'on ne sait plus où ils sont, ces interdits, puisque tout est permis, croit-on, au sujet moderne ..

Que reste-t-il ? Ce que l'on nous dit tous les jours : il faut jouir.

Ce n'est plus interdit, c'est obligatoire !

Néanmoins, cela ne s'est pas amélioré.

A.S : à ce propos, je ferai une remarque à partir des questions de Renato, le *Moi* guerre civile.

J'ai essayé d'y mettre un peu d'ordre, mais il est vrai qu'il y a un côté très 'guerre civile' dans l'affaire, au sens où le *Moi* est quelque peu .. J'ai dit qu'il était plongé en même temps dans le Ça, le *Surmoi* .. A un moment, l'on se perd ..

Freud l'articule d'une manière comme une logique, il ne peut s'empêcher de montrer les liens, néanmoins l'on a une topologie beaucoup plus claire à partir du moment où Lacan sépare le sujet et le *Moi*. Qui est la grande opération lacanienne logique sur ce texte : séparation entre le sujet, à nuancer entre le sujet du vouloir dire, vouloir dire après-coup, un sujet comme déduit du signifiant, ou comme sujet de la jouissance, et le *Moi* d'autre part qui est alors l'instance de l'image. Une fois que ce clivage est fait ... De l'image et aussi bien des images toutes faites dans sa tête, c'est-à-dire comment l'on pense que l'autre pense etc .. Des préjugés. Les préjugés sont des images. Il est important de situer que quelque chose reste brouillon, du *Moi*, dans ce texte, ou plutôt qui reste dans un certain brouillard, du fait que Freud n'arrive pas à extraire tout à fait ce *Moi* structural inconscient

R.S : il essaye de donner une précision, et l'on a l'impression que Lacan l'a sauvé en prenant le *Ich* et en mettant du côté du sujet et pas de l'objet, car le *Moi* peut être considéré comme un objet, et l'objet dans ce cas est le sujet qui devient objet du sujet à travers l'image.

A.S : dès le premier texte de Lacan là-dessus, sur le *stade du miroir*, qui est constitutif du *Moi* et en même temps il évoque le *Ich*, le 'Je'. Traduit en français non pas comme sujet de l'inconscient, mais avec un grand Je.

Concernant votre remarque sur les idéaux, quelque chose me laisse toujours dans une certaine perplexité, par rapport à ce texte de Freud, il égalise, identifie *idéal du Moi* et *Surmoi*.

Il dit 'l'idéal du Moi, c'est-à-dire le *Surmoi*', à d'autres endroits il met 'l'idéal du Moi, (le *Surmoi*)' ou il cite ' le *Moi* et le *Surmoi*, (idéal du Moi)'.

R.S : comme s'il s'agissait de synonymes. Mais cela prend des accents différents car il y a des moments où il laisse tomber l'idéal du *Moi* et il parle du *Surmoi*, à d'autres moments il revient .. Et finalement ce n'est pas par hasard.

A.S : ce n'est pas par hasard, et il me semble que Lacan encore une fois va reprendre cela pour l'accentuer, certes quand l'on pousse un idéal trop loin, on peut tout à fait produire un effet surmoïque, mais quelque chose de différent dans l'idéal du *Moi* s'extrait du Complexe d'Oedipe, et dans le *Surmoi* obscène qui pousse à jouir toujours plus.

R.S : et vous avez parlé de la morale par identification, non pas au papa lorsque l'on est petit, mais au père. Lacan parle d'identification au phallus. Il y a un pied de page de Freud où il dit : je dis identification au père, ce pourrait aussi bien être à la mère. Une patient identifiée à la mère, qui était phallique. Ce qui n'a pas échappé à Lacan. La question n'est pas du père ou de la mère, mais du phallique, qui peut être représenté par ce père philogénétique de la horde primitive cruelle ..

M.B : je voulais juste dire un mot sur la traduction, insister sur le fait que vous avez relaté cette histoire de Marie Bonaparte avec le ' *Moi domine ..* ', que je ne connaissais pas. Puisque nous sommes actuellement à une époque de traduction, le 'Je' advient et donne cette notion dynamique un peu ' fin de cure '.

R.S : François souhaite poser une question ?

François Ansermet : je voulais juste prendre au vol quelque chose dans ce que tu as dit. Ce texte ' *le Moi et le Ça* ' est un texte très difficile.

On n'y comprend pas très bien le projet de Freud.

Si nous le lisons comme je pense que nous devons les lire, surtout ce carrefour, aussi ' *Au-delà du principe de plaisir* ', dont je devrai faire l'exercice de parler ici, nous avons l'impression qu'il faut le lire non pas par rapport à ce que dit Freud mais au cheminement de son questionnement.

Or, pour moi, il s'agit d'un texte qu'il appelle le *Moi et le Ça*, mais qui est d'abord un texte sur l'inconscient. Son problème est celui que tu as pointé, essayer de se dire 'si j'étais Freud', comment écrirais-je cette question de la part inconsciente du *Moi* ? Car il a une certaine tendance, à ce moment-là, qui a été prise comme vous l'avez dit par les Post-Freudiens, d'en faire une instance de maîtrise, de conquête du *Ça*. Mais en même temps le *Moi* est une instance imaginaire, leurrante, finalement, là aussi, inconsciente, qui crée des formations, des déformations, enfin c'est présent. Quand il a mis ensuite en place cette part inconsciente du *Moi*, il finit par ne plus arriver à saisir cet inconscient. Raison pour laquelle cela se termine, non cela se commence par la fameuse note, tout au début, très étrange, puisqu'il dit il y a trois inconscients. Si nous lisons cette note, à lire en allemand, où nous ne comprenons plus pourquoi il y en a trois. Un premier, qui n'est pas un inconscient mais un *préconscient*, il l'appelle *Unbemerkt*, en français cela passe inaperçu, c'est le cas de le dire ! puisqu'ils disent 'l'inaperçu', mais *Unbemerkt* est un mot construit comme *Unbewusst*. A cette différence près : d'un côté il s'agit de *Bemerkt* et de l'autre *Bewusst*, qui met en jeu un savoir. Ensuite il parle d'un deuxième inconscient, celui produit par refoulement, l'inconscient dynamique comme tu l'as dit, et un troisième inconscient, qui pose une sorte de révolution, un troisième inconscient qui serait (il l'avait déjà dit en 1915) inconscient, tout ce qui est refoulé est inconscient, mais tout ce qui est inconscient n'est pas refoulé, et il lie un mécanisme que je n'arrive pas à saisir pour expliquer ce troisième inconscient.

Il fait donc complètement éclater, il y a quelque chose d'impossible à saisir dans cette fonction de leurre, de méconnaissance. Il loge, il trouve lui-même sa notion de *Moi* qui lui fait éclater celle d'inconscient.

A partir de là, je me demandais, en se disant que l'on est Freud !, qu'a-t-il pu mettre avec ce *Ça* ? Nous avons eu un colloque ' *L'inconscient et le Ça* '.

Si l'on me mettait sous penthotal pour faire un cours sur le *Ça*, à part citer comment cela survient, il a fait un tour de passe-passe, c'est perdu. Si vous écrivez ce texte, comme Freud l'écrit, vous êtes perdu dans la logique, dans la construction, dans l'écriture. Tout d'un coup, il met ce *Ça* en jeu. Je trouve donc très intéressant la façon dont tu as immédiatement pointé ce *Moi* inconscient structural qui .. Tu as l'air de dire que dans ce Séminaire de 80, vous en discutiez comme du Sujet, une superposition, donc déjà l'éclatement à l'intérieur de la conception du *Moi* de la notion du *Moi*.

A.S : oui, c'est le souvenir que j'ai de ce Séminaire, cela m'avait beaucoup marqué car je trouvais ce texte très difficile, je le trouve d'ailleurs toujours très difficile, car il y a une certaine confusion

interne au texte. Comme de comprendre par l'exigence de Freud d'arriver à résoudre la question de l'inconscient après l'invention de la pulsion de mort, ce qui complique tout de même beaucoup les choses, cela s'est imposé à lui par un certain nombre de rencontres cliniques, cela s'est imposé, s'il s'agissait d'un système construit il n'en aurait pas eu besoin. Mais la clinique lui a imposé la pulsion de mort. A partir de quoi cela lui a causé une difficulté incontestable, puisqu'il n'y a plus le moteur du principe de plaisir. C'est ce qui est perdu dans l'affaire. Depuis, l'on a ce texte complexe, et cela m'avait beaucoup éclairé d'entendre, je crois, Jacques-Alain Miller à ce Séminaire de DEA, où il proposait au fond ce *Moi*, cette part inconsciente du *Moi*, en quelque sorte, c'est ce dont Lacan fera le Sujet. Cela me paraît éclairant et peu contestable. On peut bien sûr dire ce n'est pas tout à fait cela, c'est juste, mais il y a tout de même une manière dont Lacan a tranché, en séparant les eaux entre le *Moi* conscient, sans être tout à fait conscient de ce qu'il est, à savoir *préconscient* au fond, flottant par ailleurs, imaginaire en même temps important dans la structuration du narcissisme du sujet. Il ne s'agit pas non plus de produire des sujets sans *Moi* au bout de l'analyse, sans narcissisme, l'on produirait des morts, des morts vivants. Maintenant il faut saisir que le *Moi* a en même temps son importance du côté en effet du sentiment narcissique, de l'image du corps etc ..

Néanmoins, ce n'est pas ce qui est aux commandes de l'appareil psychique du sujet. Pour Lacan, c'est cela qui est évident. C'est ce qu'il arrive à faire opérer là-dessus, mais ce que Freud dit aussi : il ne domine pas l'appareil psychique. Mais toute une pente du texte, dans la mesure où cela reste difficile, a pu être compris comme : oui, mais le *Moi* doit à la fin arriver à dominer le *Ça*, .. L'on comprend bien l'interprétation des Post-Freudiens car, faute du génie de Lacan de faire cette relecture des Essais de Psychanalyse avec Jakobson, avec les linguistes, avec Saussure d'abord. Et ? qui situe l'autre. Avec ces deux appareils il soulève Freud et en sort quelque chose qui structurellement tient la barre beaucoup mieux que les interprétations apparaissant trop vite, comme ils ont compris de façon imaginaire, ils se sont noyés dans le *Moi*. Alors que Lacan avait tranché ..

F.A : ce serait vraiment une lecture de Freud, car il a lu les conséquences du système qu'il essaye de construire, puisque dans '*Au-delà du principe de plaisir*', il a vu l'échec du principe de plaisir, il a mesuré cliniquement la compulsion de répétition, la réaction thérapeutique négative. Il a voulu mettre un fondement biologique. Il a dit : on ne peut pas, c'est un échec, je spécule. Dans cette spéculation, il retrouve cette pente où tout en construisant ce système formidable qui pourrait servir à tout, on balance l'inconscient puisqu'on le remplace par les mécanismes de défense du *Moi*. Les formations type Ego-Psychology, c'est créer des *Moi* forts, et en même temps l'on voit Lacan attentif à la lecture que tu fais

R.S : oui, il prépare un peu l'arrivée de ces mécanismes de défense qui seraient presque des instruments dans cette métaphore cavalière : le cheval mène finalement le cavalier, ce dernier essayant de le mener à droite, à gauche, mais c'est le cheval qui le mène, Et tout à la fin, le texte se termine par rapport au *Ça*, le *Ça* étant constitué de cet équilibre - déséquilibre entre Eros et pulsion de mort. Mais Freud donne une tonalité lacanienne lorsqu'il dit : la pulsion de mort domine, même si je n'évalue pas correctement le potentiel d'Eros qui ..

J.B : ce texte n'est pas facile, mais il me semble au fond une tentative de traiter le problème qui est la conséquence de l'apparition de la pulsion de mort en 1920 sur l'inconscient lui-même. On ne peut plus penser l'inconscient en terme de principe de plaisir qui produit un équilibre, une homéostasie. Quelque chose déborde toujours. Il y a un trop, raison pour laquelle il va jusqu'à dire le *Surmoi*, pure culture de la pulsion de mort. Formidable ! Pure culture, c'est-à-dire la réduction à la pureté de la langue pure en quelque sorte. Le pur commandement. Autrement dit on ne peut plus obtenir dans l'inconscient lui-même qui est un principe d'équilibre, ne l'oublions pas, le principe de plaisir vise à l'homéostasie et le principe de réalité de même, en 1911. Simplement, il

rallonge le circuit. Et bien nous avons au contraire un principe de déséquilibre, contre l'homéostasie et le concept de jouissance chez Lacan rend compte de cela. Il me semble qu'il s'agit d'une tentative, et c'est pour cela que c'est compliqué, car nous sommes à la fois dans un système complexe, avec des parties interférant, mais en même temps ce n'est pas stable. Quelque chose fait que cela se déséquilibre tout le temps, car la langue elle-même se réduit toujours plus : tu dois .. Sans fin.

Alors quelle est la visée de la psychanalyse eu égard à cela ? A arrêter cet infini. A procurer une satisfaction. Et donc à ne pas aller du côté de la culture de la pulsion de mort, entraînant que cela ne suffit jamais.

Il me semble que nous pouvons entendre la complexité de la chose par cette tentative de re-situer les conséquences de l'introduction de *'L'Au-delà du principe de plaisir'* dans la logique-même de l'inconscient instable.

F.A : oui, d'ailleurs la pulsion de mort qui domine, c'est complexe, c'est presque logique, physique, non pas tant de dire le mal domine, mais de dire toute pulsion est pulsion de mort. Toute pulsion va vers l'inanimé, vers le retour à l'état antérieur. Le mouvement a été, car il a fait un dynamisme pulsionnel, pulsion d'auto-conservation, pulsion sexuelle ensuite libido, libido du *Moi*, libido d'objet, et à ce moment-là tout est libido. Il doit donc rétablir à l'épreuve de l'échec du principe de plaisir quelque chose qui fasse dysfonctionner. Donc rétablir un binarisme pulsionnel ..

Ce qui est étonnant (et si l'on se prend pour Freud !) on se demande pourquoi il n'a pas écrit ce texte sur l'inconscient plutôt que de mettre ce *Moi* au milieu .. Alors que c'est un texte sur l'inconscient.

A.S : c'est d'autant plus étonnant que lorsqu'il écrit sous le titre *'le Moi et le Ça'*, il donne au *Moi* un statut un peu 'gonflé', et en même temps pas extrêmement clair, et le *Ça*, c'est totalement creux. Le *Ça*, c'est le cheval.

F.A : exactement. Le *Moi et le Ça*, on ne comprend ni l'un ni l'autre. Par contre il s'agit d'un texte extraordinaire sur l'inconscient, et sur les limites

R.S : les inconscients

A.S : on passe du scandale de la sexualité infantile à celui de la pulsion de mort.

R.S : le temps passe ..Y a-t-il une dernière question ou remarque ?

J'aurais voulu revenir sur le point, souligné par Jacques Borie, de la circulation de la libido.

Nous pourrions aussi parler de circulation de l'agressivité, et à la fin du texte même de l'angoisse, puisqu'il introduit l'angoisse à la fin du texte. Mais nous laisserons cela pour une prochaine fois.

Nous vous remercions beaucoup.

Transcrit par Lily Naggar